

COMMENT ENSEIGNER LES ENFANTS

Un pédagogue d'une grande expérience, M. Vessiot, vient d'écrire une page pleine de bon sens sur la manière d'enseigner aux jeunes enfants. Son portrait de l'instituteur est surtout touché de main de maître.

C'est précisément sous ces traits que nous aimerions à nous représenter le précepteur de l'enfance, de la jeunesse.

Nous mettons cette admirable page sous les yeux de nos lecteurs. Elle ne peut manquer de frapper l'esprit d'un grand nombre.

N'allons pas croire que, pour bien faire une classe, le savoir suffise; j'ai connu des maîtres minis, bourrés de science, et qui n'y entendaient rien; touto leur marchandise leur restait pour compte; les enfants n'en voulaient pas. Bien plus, savoir enseigner ne suffit pas. J'ai vu des maîtres à qui rien ne manquait sous ce rapport, ni la méthode, ni la clarté, ni même l'ingéniosité. Eh bien, quelques élèves seulement les écoutaient et les suivaient; le gros n'avancait pas, et, comme on dit, la classe ne marchait pas; tandis qu'à côté d'eux, des maîtres beaucoup moins instruits, beaucoup moins habiles, réussissaient infiniment mieux.

C'est que les premiers n'avaient pas su prendre les enfants, leur inspirer le goût du travail, le désir de bien faire. Sans doute c'est beaucoup de donner une bonne et saine nourriture; c'est plus encore de savoir l'apprêter, l'assaisonner, la servir mais, si l'appétit manque aux convives, le dîner reste sur la table, et le cuisinier en est pour sa peine et pour ses frais. Voilà le grand point: donner aux enfants l'appétit du savoir.

Il faut pour cela que le maître justifie son nom et soit réellement maître de ses élèves. Il faut qu'il sache gouverner ce menu peuple et manier ces petites âmes. C'est par là que l'on arrive à l'esprit, c'est par le cœur qu'on prend et qu'on tient l'enfant.

Pour qu'il *veille* apprendre, ce n'est pas assez de lui offrir des connaissances, ni même de les lui offrir sous une forme agréable, attayante, piquante. La chose, d'ailleurs, n'est pas toujours possible et, quand elle est possible, elle va rarement sans inconvénients, voire sans danger.

Si vez-vous en effet ce que fait l'enfant en parole cas et ce qu'il retire de ces leçons dites attrayantes? Eh bien, il prend la source et il laisse le poison. Le maître est joué; il est dupe de ces petits gourmands.

C'est une grande injustice morale de tout mettre en plaisir, et ce n'est pas une erreur pédagogique moins grande. L'étude est et doit être un travail; ce travail n'est pas nécessairement et toujours pénible, aride, ingrat; il a ses rencontres, ses surprises agréables, ses moments de détente et de repos; mais il est un travail, et c'est à ce prix seulement qu'il est moralment et intellectuellement fécond. Le proverbe dit: Pas de plaisir sans peine. Retournons le proverbe: Pas de peine sans plaisir. C'est là, c'est-à-dire à la fin, qu'il faut mettre le plaisir; là est sa vraie place, et la meilleure; le plaisir est un fruit, et le fruit n'est pas à la racine.

Il faut donc taire *souloir*, il faut obtenir l'*effort*, qui de sa nature est pénible, et c'est là que tant de maîtres sont courts ou empêchés. Il y en a qui jettent le froid autour d'eux: rien qu'à les voir, l'enfant est transi, il se retire le plus loin possible; s'il pouvait s'échapper, comme il prendrait

la clef des champs! Mais, ne pouvant partir, il reste; il reste et son esprit s'envole.

Il y a d'autres maîtres dont le regard, la voix, le geste, répandent la terreur; l'enfant tremble, il travaille de peur, mais son esprit se resserre, il comprend mal, ou il ne comprend pas.

Celui qui glace ou qui effraye, fait le vide autour de lui; il ne gagne pas les cœurs, il n'aura pas les esprits.

Dans les écoles normales, il faudrait trouver un procédé pour aimer les élèves-maîtres. Oui, il faut qu'il y ait de l'aimant dans le maître, il faut que l'enfant prouve l'envie de se rapprocher de lui, pour le mieux voir, pour le mieux entendre. Je n'ai pas besoin de dire de quelle nature est cet aimant; le mot parle; on n'est aimé que si l'on aime, et le feu seul réchauffe. A quiconque entre dans la carrière de l'enseignement il serait bon de faire la question suivante: "Aimez-vous les enfants?" et, d'après la réponse, de l'engager à poursuivre cette carrière ou à y renoncer. Faute de vocation, tout est pénible et rebutant; avec la vocation, c'est-à-dire avec l'amour de l'enfance, tout devient au moins supportable et souvent agréable. L'enfant répond au sentiment qu'il inspire, il paye son maître de retour et se laisse conduire par lui comme il conduit lui-même, sur un bassin plein d'eau, les petits cygnes de zinc avec une tige de fer aimantée.

Le premier gage du succès dans l'éducation, c'est donc la bonté, c'est une fermeté douce et affectueuse. La froideur est stérile; elle resserre le cœur, elle y dessèche les germes délicats et tendres; elle produit une sorte de malaise moral, dans lequel la volonté reste inerte et l'esprit végété et souffre. Au contraire, l'enfant qui se sent aimé devient aimant et par suite docile; car l'affection inspire le désir de plaire et provoque des efforts que le sentiment du devoir ne suffit pas à obtenir. L'enfant du reste nous arrive à un âge où ses défauts ne peuvent être attribués qu'à la nature et à l'exemple, et sont par suite excusables. Que cependant la bonté ne dégénère pas en faiblesse; la faiblesse enhardit, elle pousse à oser, elle finit par engendrer la moquerie et même le mépris. L'excès de la faiblesse est plus dangereux encore que la sévérité; celle-ci, en effet, peut se concilier avec la justice, elle laisse subsister dans le cœur de l'enfant le frein salutaire de l'estime et du respect. Que sous notre indulgence l'enfant sente donc l'arrêt de notre volonté; qu'à sa liberté il sache qu'il y a une limite, et que, cette limite, il ne la franchira pas impunément.

La bonté se témoigne de bien des manières, mais surtout par les précautions que l'on prend pour ne pas blesser les enfants. Ils ont, comme nous, leur amour-propre, et l'amour-propre bien compris est le principe de la dignité personnelle. Sous ce rapport les enfants ont droit à nos égards, comme les grandes personnes. Aujourd'hui on ne se permet plus guère de paroles blessantes avec les domestiques, qui, du reste, ne les souffriraient pas. De ce que l'enfant ne doit pas répondre à son maître et de ce qu'il ne peut le quitter, ce n'est pas une raison pour l'humilier. Une blessure, une pique d'amour-propre tue l'affection et détruit du même coup le désir de plaire et le désir de bien faire. Dans l'enfant nous devons envisager l'homme.

Plus d'une fois, cependant, il m'est arrivé d'entendre un maître me parlant de ses élèves dire tout haut, de manière à être entendu de la classe entière: "Celui-ci ne comprend rien, il n'est pas intelligent."

Le pauvre enfant baissait la tête et moi je me mordais les lèvres pour ne pas dire au maître:

"C'est vous qui manquez d'intelligence, vous